

L'AGNUS DEI

Situation

La liturgie eucharistique a pour forme rituelle le repas du Seigneur qu'il nous a ordonné de refaire en mémoire de lui, tel que nous le décrivent les Synoptiques et l'Épître aux Corinthiens :

- | | |
|---|-------------------------------|
| 1. Jésus prit du pain et du vin | = offertoire |
| 2. Il rendit grâce et dit une bénédiction | = grande prière eucharistique |
| 3. Il rompit le pain | = fraction |
| 4. et le donna, ainsi que la coupe | = communion. |

A côté de la prière d'action de grâce — à la fois mémoire des merveilles du salut et parole consécatoire dans un chant de louange et d'offrande — qui fait de ce repas le sacrement du sacrifice pascal, nous y trouvons les actions fondamentales de tout repas : préparer et apporter la nourriture ; la diviser entre les convives ; la distribuer et la consommer. A chacun de ces trois gestes correspond un chant : chant d'offertoire, chant de fraction, chant de communion. Toute la célébration du repas du Seigneur est enveloppée de chants, mais tandis que dans l'action de grâce le chant est la forme même de la parole eucharistique, dans les autres gestes, le chant accompagne l'action.

Tel est l'Agnus Dei : *un chant pour accompagner la fraction du pain.*

J. G.

Notes historiques

Les premiers témoignages que nous possédions sur le chant de l'Agnus Dei datent du 7^e siècle. D'après le *Liber Pontificalis*, le Pape Serge I^{er} (687-701) aurait prescrit que « durant le temps de la fraction du Corps du Seigneur, le clergé et le peuple devraient chanter *Agnus Dei qui tollis peccata mundi, miserere nobis* ». Même si le témoignage du *Liber Pontificalis* peut être contesté actuellement, il est certain cependant que le chant a été importé d'Orient (Serge I^{er} était lui-même un oriental).

Depuis le 6^e siècle, on considérait en effet, en Orient, le rite de la fraction comme une évocation des souffrances du Seigneur ; la liturgie syrienne chante par exemple : *Tu es le Christ dont le flanc fut transpercé pour nous sur le mont Golgotha à Jérusalem ; tu es l'Agneau de Dieu qui ôtes le péché du monde.* En Orient, on désignait même les oblats par le nom d' « agneau ».

L'AGNUS DEI

A une époque antérieure, toutefois, et de manière plus profonde, les Pères commentaient plutôt le rite de la fraction en le comparant aux apparitions du Christ ressuscité : de même que le Christ ressuscité « est apparu à beaucoup », son sacrement est communicable à tous.

On chantait l'*Agnus Dei* aussi longtemps que durait le rite de la fraction du pain, à la manière d'une sorte de litanie (comme le *Kyrie eleison* primitivement). La formule *Dona nobis pacem* est sans doute une conséquence du voisinage avec le baiser de paix.

L. D.

Signification biblique

I. LE TEXTE

Le texte liturgique de l'*Agnus Dei* est emprunté au témoignage que Jean-Baptiste rendit au Christ devant ses disciples : *Voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde* (Jn 1, 29-36). Il semble que différents facteurs aient joué dans l'application au Christ du titre d'*Agneau de Dieu*.

A. — Le texte de base se lit dans le quatrième chant du Serviteur de Yahvé :

Yahvé a fait retomber sur lui les crimes de nous tous : affreusement traité, il s'humiliait, il n'ouvrait pas la bouche, comme un agneau qu'on conduit à la boucherie. (Is. 53,6,7)

La Communauté primitive a vu dans les souffrances du Serviteur de Yahvé la prophétie des souffrances de Jésus (1). Dans le texte hébreu, le mot que nous traduisons par agneau peut signifier aussi enfant, serviteur. On sait que l'appellation « Enfant » ou « Serviteur de Dieu » était courante dans la communauté primitive (2), mais l'humilité du titre a pu être cause du remplacement du sens de serviteur par celui d'agneau ; cette substitution était d'autant plus facile que dans le texte d'Isaïe, le Serviteur de Yahvé est comparé précisément à un agneau. Jean-Baptiste a donc pu désigner Jésus comme le serviteur de Dieu, et la communauté primitive à la suite de Jean l'Evangéliste, aura lu : « Voici l'Agneau de Dieu ». En Pierre 1, 19, Pierre compare le Christ à l'agneau qu'on a préparé au sacrifice : *Vous avez été rachetés... par un sang précieux, comme celui d'un agneau sans reproche et sans tache, le Christ*.

B. — La crucifixion de Jésus eut lieu à la fête de Pâques. La comparaison de Jésus avec l'Agneau pascal, implicitement suggérée par les circonstances historiques, se trouvera clairement explicitée par Paul : *Le Christ, notre Pâque, a été immolé* (3). Jean la reprendra lui aussi, dans le récit de la Passion ; en écrivant : *Cela est arrivé pour que s'accomplît l'Ecriture*, il montre l'importance qu'il accorde à la réalisation de cette prophétie (4).

L'ensemble de ces textes souligne les idées suivantes :

a) l'humilité et la patience du Christ souffrant injustement et le caractère expiatoire de sa mort : il portait nos péchés.

(1) C'est à partir de ce texte que Philippe annonça Jésus à l'eunuque de la Reine de Candace (Act. 8,26-35).

(2) Ac. 3,13 ; 4,27,30.

(3) 1 Co. 5,7.

(4) Jn 19,21 ; cf. Ex. 12,46).

b) le **mémorial du mystère pascal** : le sang de l'Agneau pascal protégeait les Israélites lors de leur départ d'Égypte ; le sang de Jésus protège le peuple de la Nouvelle Alliance et le purifie de ses péchés ; mais tandis que la Pâque ancienne s'étendait au seul peuple d'Israël, la Pâque nouvelle est offerte à toute l'humanité, l'Agneau de Dieu ôte le péché du monde.

c) dans l'Apocalypse, le thème a pris une importance considérable :

- le sang de l'Agneau efface nos péchés (5).
- dans la liturgie céleste, l'Agneau reçoit la puissance universelle sur les nations, ouvre le Livre de vie (6), est adoré par toute la création (7), inaugure le règne de paix (8), triomphe des puissances infernales (9), exerce le jugement (10).
- Roi des rois et Seigneur des seigneurs (11), l'Agneau célèbre au ciel ses noces royales et éternelles avec l'Eglise-Epouse (12).

Ainsi donc, vers les années 95, date où Jean terminait la rédaction de l'Apocalypse, le titre d'Agneau de Dieu était devenu **un des titres privilégiés du Christ glorifié**.

2. LE RITE

La célébration de l'Eucharistie renouvelle le geste même du Seigneur, selon son commandement : « Faites ceci en mémoire de moi » (1 Co. 11, 25). Or les quatre traditions qui nous rapportent l'Institution de la Cène, celle de Mt. 26, 26, celle de Mc 14, 22, celle de 1 Co. 11, 24 à laquelle s'apparente celle de Luc 22, 19, mentionnent toutes le rite de la fraction du pain : « Jésus prit le pain, rendit grâce à son Père, le rompit et dit : Ceci est mon Corps... ». Dès les origines du culte chrétien, ce rite prit une importance considérable. Les Actes des Apôtres appellent l'Eucharistie la « fraction du pain » et la Didachè nomme « fraction » le pain eucharistié. C'est que le geste de rompre le pain signifie intensément l'unité d'une seule famille rassemblée autour d'une seule table, mangeant le même pain. Vers les années 54-57, Paul expliquera dans 1 Co. 10, 16-17 :

Le calice de bénédiction que nous bénissons, n'est-il pas la communion au sang du Christ ?
Le pain que nous rompons n'est-il pas la communion au corps du Christ ? Parce que le pain est un, nous sommes un seul corps dans une multitude ; car nous participons tous au Pain unique.

Certes, la grâce signifiée par le rite de la fraction demeurerait présente à toutes les messes, même lorsque le rite eut disparu par suite de l'introduction de l'usage du pain azyme et des petites hosties. Mais le rite lui-même vient d'être restitué et heureusement mis en valeur au rituel de la concélébration.

Même si l'on faisait abstraction du rite, la litanie de l'Agnus demeure un chant eucharistique d'une grande richesse scripturaire et théologique. La messe est en effet le mémorial de la Passion et de la Résurrection du Seigneur, de tout cet ensemble que

(5) Ap. 5,9 ; 7,14 ; 12,11.

(6) Ap. 5,7 et ss.

(7) Ap. 5,8 et ss.

(8) Ap. 5,7.

(9) Ap. 17,14.

(10) Ap. 6,16 et ss. ; 13,8 ; 14,10 ; 21,27.

(11) Ap. 17,14 et 19,16.

(12) Ap. 19,9.

L'AGNUS DEI

nous appelons la Pâque du Seigneur ; or c'est précisément ce thème pascal qu'évoque la mention de l'Agneau de Dieu. Situé entre le canon et la communion, entre l'offrande que l'Eglise fait du Christ au Père et l'offrande que le Père fait du Christ à l'Eglise, ce chant litanique doit atteindre une grande solennité, il doit être l'écho des acclamations que la liturgie céleste adresse à l'Agneau immolé et triomphant.

L'Agneau qui est la victime de la Pâque nouvelle, et qui va aussi devenir notre nourriture, est ainsi le centre de la liturgie céleste et terrestre ; et tandis que l'Eglise du ciel lui adresse ses hymnes de victoire, l'Eglise de la terre, qui se trouve encore en terre d'Exode, fait monter vers lui ses supplications pour le pardon de ses péchés, pour la délivrance de l'ancienne servitude, pour la paix de son âme.

L. D.

Les acteurs

Litanie de supplication pour la fraction, la forme litanique de l'Agnus Dei marque un désir d'intensification de la prière. Les documents anciens (Liber Pontificalis, Remi d'Auxerre, Sicard de Crémone) en font *un chant du clergé et du peuple* ; ensuite on le voit apparaître dans les sacramentaires, ce qui indique sa récitation par le célébrant. Aux 11^e-12^e siècles il s'enrichit de mélodies ornées, il est assuré souvent par les clercs, puis il passe au chœur de chant et le prêtre le récite à part, enfin il est abondamment « tropé ». On est loin de la forme ancienne XVIII de la vaticane, qui s'enchaîne avec le « Pax Domini ». Au 12^e siècle (dans l'Ordo romain I) la schola est seule à le chanter.

Sa forme textuelle indique clairement sa forme musicale et l'intervention de ses « acteurs » : **trois invocations et trois réponses**. Les *Directives pratiques* précisent les diverses possibilités concernant les acteurs de ce chant litanique : « La structure même de cette triple invocation suggère de traiter chaque invocation de manière identique ; le *peuple* chante ou dit, par trois fois, la finale (« miserere... » ou « prends pitié... ») ; le début est, soit chanté ou dit intégralement par un *soliste* (le célébrant à la messe lue) ou la *schola*, soit distribué entre le soliste (« Agnus Dei ») et la schola (« qui tollis... »). A la messe lue, on peut également faire dire par le peuple avec le célébrant les trois invocations en entier » (n° 99). Les nouvelles rubriques du Missel sont plus générales : s'il est chanté ou lu par le peuple ou la schola le célébrant ne doit pas le dire privément mais il peut le dire ou le chanter avec le peuple ou la schola.

L'alternance à deux chœurs (et dans les formes musicales qui la supposent) ne correspond pas à la structure normale de cette pièce, pas plus que les formes exclusivement chorales. Mais une forme ornée et même une polyphonie « homophonique », qui laisserait la place du peuple serait excellente.

J. B.

N. B. — Le *Kyrieale simplex* propose sept Agnus Dei, le Vat. XVIII, (très fondamental et toujours utilisable), le XVI (pas plus heureux que le Sanctus XVI), l'ad. lib. II (très populaire), le Vat. X (très beau, avec 2^e Agnus différent), celui des litanies du Sacré-Cœur (joli, mais « sentimentale »), des litanies de Lorette, et un autre (n° 17) dont la réponse est très facile (N.D.L.R.).

La fonction et la forme

L'Agnus Dei a été aussi à l'origine une litanie. On dit qu'il a été introduit dans la messe par le pape Serge I^{er} (687-701) comme chant commun du clergé et du peuple. D'après sa fonction, il a été d'abord un *confractorium* : chant pour la fraction du pain. Cette pièce de l'ordinaire de la messe fut donc originellement destinée, comme les chants de procession (introït, offertoire, communion) à accompagner un rite. L'invocation était répétée aussi longtemps qu'il était nécessaire. Ce n'est qu'au 9^e siècle que l'on trouve les premiers témoins du triple Agnus. Au 10^e siècle, on commença d'abord à remplacer le troisième « miserere nobis » par le « dona nobis pacem ». On chante aujourd'hui encore trois fois « miserere nobis » à l'église du Latran. Dans la liturgie milanaise, le *confractorium* est un « répons » qui fait partie des chants du propre.

Lorsque la fraction du pain, aux 9^e-10^e siècles, tomba en désuétude par raréfaction des communiant, le chant de l'Agnus Dei devint le chant du baiser de paix. Dans beaucoup d'endroits, pendant que l'Agnus Dei était chanté, le prêtre tenait les deux moitiés de l'hostie au-dessus du calice ou il soulevait le calice. L'Agnus Dei devenait le chant d'hommage au Sacrement. La merveilleuse forme contrapuntique de l'Agnus Dei vient peut-être de là. Enfin, l'Agnus Dei devint chant de communion et il a conservé pratiquement cette fonction dans les différentes messes polyphoniques jusqu'à nos jours. Ou bien il prit la place de l'antienne de communion, ou bien l'antienne devint un second chant de communion, auquel on attachait moins d'attention musicale.

● Quelle fonction aura l'Agnus Dei dans la restauration des rites de la messe ? Selon les instructions concernant l'utilisation de la Constitution conciliaire sur la sainte liturgie du 26 septembre 1964, l'Agnus Dei, comme les autres chants de l'ordinaire de la messe, peut être chanté ou dit par le célébrant avec toute l'assemblée, ou avec la schola. Alors, l'Agnus Dei n'est plus un chant d'accompagnement, mais constitue un rite propre. Il est, comme le Kyrie, un « appel », et la forme musicale doit y correspondre. Mais le célébrant n'est pas obligé de chanter ou de dire l'Agnus avec les autres. Il peut, pendant le chant de l'Agnus Dei, dire les prières préparatoires à la communion. Surtout, dans la concélébration, on fait à nouveau une véritable fraction durant l'Agnus Dei. Ainsi l'Agnus redevient un chant d'accompagnement de l'assemblée ou du chœur.

● En ce qui concerne la forme musicale, on jouit donc ici d'une certaine liberté. A côté de la forme litanique qui est celle du texte liturgique, un Agnus en forme de « lied » est également possible. Mais dans ce cas, il faudrait se demander si la répétition d'une strophe garde un sens. Il est naturel de répéter un « cri d'appel ». Mais il y a quelque chose d'artificiel à répéter une strophe avec le même texte, car cela est étranger à la forme lied. Il est douteux que dans la perspective de la réforme liturgique, l'Agnus Dei soit conçu comme chant d'accompagnement aux prières du prêtre avant la communion. Peut-être l'Agnus Dei redeviendra-t-il un chant d'accompagnement — non pas de la communion, ni des prières qui la précèdent — mais d'un véritable rite restauré de la fraction du pain.

Dr H. HUCKE

Le texte français

Nous avons à creuser trois expressions : « Agneau de Dieu », « qui enlève le péché du monde » et « donne-nous la paix ». Le mot « pitié » a été expliqué à propos du Kyrie.

Il faut se mettre dans l'acte du chant. Nous avons ici une invocation répétée trois fois (sauf la finale) et qui figurait déjà dans le Gloria (13).

Elle a une origine évangélique.

Elle servait originellement à accompagner un geste liturgique important : la fraction du Corps du Christ, préalable à l'acte de communion.

Ces considérations éclairent le texte au moins autant que l'examen des mots à la loupe.

■ Agneau de Dieu

On entend affirmer que cette image ne dit rien à la plupart des Français d'aujourd'hui, ou tout au moins qu'elle n'évoque que la mièvrerie, la douceur, la résignation, tous sentiments que l'homme moderne réprouverait ; cela rappellerait les agneaux brodés des chasubles ou des parements d'autels, les bergeries, certains Bons Pasteurs... ne rien dire, tout accepter, tendre la joue, dire amen à tout. On voit ici le risque de vouloir serrer de trop près le contenu de certaines images.

En réalité dans « Agneau de Dieu », il y a « de Dieu », ce qui empêche d'identifier celui qui est désigné avec l'animal plus ou moins bêlant, sans pour autant évacuer la référence à une histoire.

Aussi bien, à l'objection : « combien savent aujourd'hui ce qu'est un agneau ? » et « ceux qui le savent ne voient guère le rapport avec Jésus-Christ », un de mes amis répond : heureusement ! Oui, nous dirions volontiers : heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. Au demeurant, ne disons rien des noms d'animaux plus ou moins familiers qui émaillent les conversations quand il s'agit de désigner des personnes.

L'évangile et la liturgie, dès l'origine, ont recueilli et réuni sous le mot agneau deux traditions. D'une part celle du « Serviteur de Dieu ». La comparaison trouvée par Jérémie persécuté, se disant agneau qu'on mène à l'abattoir, fut reprise par Isaïe pour la mort du Serviteur de Dieu en expiation des péchés de son peuple, ce qui annonçait le destin du Christ, comme l'expliqua plus tard le diacre Philippe, et comme les évangélistes le penseront devant le silence de Jésus durant son procès. Et d'autre part celle du sang de l'agneau qui sert de signe pour épargner les fidèles et prit ensuite valeur rédemptrice faisant des fidèles un « peuple consacré », « un royaume de prêtres ».

La toute première communauté chrétienne vit en Jésus, notamment dans sa mort, « le véritable agneau » pascal (14) : notre Pâque, le Christ, a été immolé ».

Mais on dit : Pourquoi garder ce relent de sacrifice sanglant ? Réponse : le Christ n'est pas un mythe, une idée désincarnée. Il est venu dans l'histoire des hommes à laquelle il a donné, sans la biffer, un accomplissement et une signification.

(13) et à la fin des litanies des Saints, où la finale varie chaque fois.

(14) Cf. *Exsultet* et préface pascale.

Les mots « Agneau de Dieu » sont lourds de toute une histoire humaine, qui nous interdit de les réduire à une image grossièrement matérielle et banale, et nous oblige, au contraire, à les prendre au sérieux, si nous ne voulons pas renier l'histoire à laquelle nous appartenons. Comme le sacrifice de Jésus-Christ n'a pas annulé les offrandes insuffisantes d'Abel et de Melchisédech, mais les a accomplies. Il ne s'agit pas d'un symbole, vide de sens. On ne recolle pas à tout prix sur un mot vide une signification fantaisiste pour le justifier. On se replonge dans la vérité de la condition humaine.

Eh bien, non ! il n'existe pas de petit de brebis capable de représenter à lui seul, à la fois la lointaine victime des pasteurs hébreux célébrant leur fête, le sang qui marqua les portes des privilégiés lors du grand soir de la sortie en force de l'Egypte, le serviteur qui a payé pour ses coreligionnaires, la mort librement consentie de Jésus. Il n'en existe pas ! Mais l'expression qui rend compte de cette unique réalité vivante se doit de ne rien renier de cette histoire et de s'appuyer sur le mot concret originel qui lui a servi de support significatif et qu'il a empêché de divaguer.

On nous permettra cette dernière observation : je connais une famille où le gigot d'agneau figure au menu de l'anniversaire de mariage des parents parce que le jour de leurs noces, il en fut ainsi. Le mariage n'est pas une idée, mais une vie qui s'exprime en mille gestes quotidiens. L'entomologie des mots ne voit pas le rapport que cette famille fait entre agneau et mariage. Il n'y en a pas. Le rapport est évidemment au-delà des mots pris séparément. Ainsi de l'Agneau de Dieu.

■ qui enlève le péché du monde.

C'est la phrase de Jean-Baptiste, pensant probablement au Serviteur de Dieu, qui se continue. On supplie l'Agneau de Dieu en tant que sa mort fut et demeure rédemptrice, et ouvre ce monde nouveau, d'où le péché, l'éloignement de Dieu, est exclu, définitivement « enlevé », où, dans un festin de noces ininterrompu, l'homme est devenu le commensal de Dieu, le voit face à face... ce que la communion dans un instant va mystérieusement à la fois promettre et réaliser.

Le latin, en substituant le pluriel au singulier, avait souligné la référence au Serviteur. Le singulier dit plus que la somme des péchés. La réalité est évidemment plurielle, mais quand on parle d'une foule, nul ne croit qu'il n'y a qu'une seule personne. Le singulier élimine l'inquiétude de celui qui se demande si le Christ a bien pensé à lui.

Jésus a rapproché l'homme de Dieu. Il a fait habiter Dieu en l'humanité. Il a été jusqu'au bout de l'Incarnation. Il a pris et porté le péché, tout le péché de l'homme — sans être péché, puisqu'il est Dieu, le contraire même du péché — il a pris sur lui tout ce qui éloigne l'homme de Dieu, et le divise, jusqu'à cette brisure définitive, la mort. Il a pris tout cela pour en décharger l'homme et lui rendre la paix, la réconciliation avec Dieu et avec lui-même. Nous demandons à ce Sauveur de nous manifester sa pitié, sa miséricorde, son amour : d'enlever encore notre péché, de réduire nos séparations, nos murs, nos oppositions... de ne pas considérer notre péché mais notre faiblesse et l'accueil que nous sommes prêts à lui faire.

■ Donne-nous la paix

Ce que nous demandons en fin de compte, après la manifestation de cet amour de Dieu qui pardonne nos péchés, et au moment même où nous allons partager le pain de l'unité, c'est la *paix*.

L'AGNUS DEI

La paix, non plus seulement la tranquillité, le bien-être, la sécurité, la concorde, à quoi tous les hommes ont toujours aspiré, mais la réconciliation avec Dieu, que nous a méritée le sang de l'Agneau pascal et la réconciliation avec les autres, la paix promise par le Ressuscité et que lui seul, et non pas le monde, peut donner : sa présence, le Seigneur avec nous, en qui nous passons de la mort à la vie.

La paix signifiée par le geste d'amitié fraternelle, partant de l'autel représentant Jésus-Christ. La paix que demande le Pater et qui se partage comme le Pain. La paix sur terre aux hommes bien-aimés.

Cl. R.

La catéchèse aux enfants

« Le pain que nous rompons n'est-il pas communion au corps du Christ ? Puisqu'il n'y a qu'un pain, à nous tous nous ne formons qu'un seul Corps » (1 Co. 10, 16). Si nous aimons évoquer ce texte en entraînant des jeunes à réfléchir sur le sens de l'Agnus, c'est que ce chant, primitivement et au Moyen Age encore, accompagnait « la longue et émouvante Fraction des pains consacrés ». Il faut rappeler aussi l'importance de cette expression : les premiers chrétiens désignaient couramment l'Eucharistie par les mots « Fraction du pain ». C'est donc dans une même perspective que nous ferons envisager la Fraction du Pain et la Paix de l'Agneau.

Le Christ est ressuscité à jamais, mais, « jusqu'à ce qu'il vienne », la fraction du pain nous rappelle qu'il lui a fallu mourir, donner sa vie dans la douleur de la croix, comme il nous la donne maintenant, dans le mystère de ce partage sacramentel du Pain qui est son corps, pour qu'à notre tour, nous aimions comme Lui. Jusqu'à donner notre vie, notre chair, notre existence « pour le salut du monde » (Jean 6, 51).

Agneau pascal : dans certains passages de la Bible, l'Agneau et la Pâque ne font qu'un, la Pâque *c'est* l'agneau lui-même. En Exode 12, 46 on dit de la Pâque qu'elle sera *mangée*. En Exode 12, 47 on dit qu'elle sera *célébrée*. Il nous faut, entrant dans la mentalité biblique, apprendre à voir dans ce double sens une richesse et non une source de malaise. Ce double sens culminera dans le Christ qui est notre *sauveur* et notre *salut*.

L'événement de notre rédemption est en effet « personnifié » dans le Christ. « C'est Moi la résurrection et la vie » (Antienne du Benedictus, cf. Jn 11, 25). Notre Pâque, c'est d'adhérer à Jésus-Christ, l'Agneau de Dieu, c'est de nous conformer (con-former) à une vie humaine pascale, à une existence d'Agneau de Dieu.

Il faut méditer ce mystère de l'Agneau et essayer d'en retrouver le sens. Agneau, c'est un type d'homme. C'est le type d'homme chrétien. Ce devrait être le type d'homme idéal des chrétiens. Le suprême compliment, dans nos bouches, devrait être que nous disions de quelqu'un que nous trouvons remarquable : « Ça, c'est un agneau ! ».

Il faut bien dire que nous en sommes loin. Le lion, l'aigle, le cheval, le bœuf même (« fort comme un bœuf ») nous serviront à évoquer la puissance, la force, l'intelligence. Mais la virilité, que nous souhaitons à juste titre chez un homme pleinement homme, est peu liée dans notre esprit à ce que recouvre le terme d'agneau. Tout au plus ce mot évoque-t-il pour nous un enfant bouclé, doux et gentil.

On peut se demander dès lors ce qui surgit de nos cœurs quand nous chantons la messe : « Agneau de Dieu... » Il y a une association perdue. Redonner au chapitre 53 d'Isaïe la place qu'il avait dans le cœur des croyants d'avant le Christ nous permettra d'entendre, dans le sens où elle a été dite, la grande, la messianique prophétie de Jean-Baptiste que nous rapporte Jean au chapitre 1, verset 36, de son évangile : « Voici l'Agneau de Dieu ».

Aux enfants que je veux faire sortir des rêves suaves et bêtants sur lesquels ce mot les embarque, je dis qu'un agneau est un *patient*. Quelqu'un qui est capable de supporter beaucoup, de souffrir longtemps. Il faut essayer de retrouver la notion d'une douceur virile. Elle est surmontement et non absence de réflexes violents, elle est amour confiant et non passivité résignée.

Un chant du seuil évoque cette longue patience, cette lente « passion » : le Père Duval a chanté l'image du Serviteur souffrant, du Pauvre, de l'Agneau « passant » douloureusement « rue des Longues-Haies ». Ce chant (SM 45-11) est vraiment un chant pascal, un chant de passage douloureux de ce monde vers l'autre par la souffrance comme l'annonçait Isaïe, comme l'a vécu le Christ et après lui le plus petit d'entre les siens (Mt. 25, 42-43). Agneau de Dieu qui porte les péchés du monde, rue des Longues-Haies, le Seigneur passait...

C'est l'aujourd'hui de l'Agnus Dei qui nous est proposé là. C'est la messe célébrée dans la vie de ceux qui acceptent d'appartenir à cette « race » pascalle, à ce Corps du Christ, à ce Pain rompu — brisé, exténué, mangé — pour que vive le monde. Dans Sa paix.

Avec les jeunes, apprenons à considérer comme divins, dans notre vie, non les moments de succès, d'immunité et de puissance, mais précisément ce qui fait de nous, à certaines heures, des pauvres, des humiliés, des « agneaux », des serviteurs souffrants. Parce qu'obéir au Père, dans les conditions terrestres, ne va pas sans « s'annuler soi-même, prenant condition d'esclave » (Ph. 2, 5-8) pour la rémission d'un grand nombre.

« Je dis seulement qu'il y a sur cette terre des fléaux et des victimes et qu'il faut, autant qu'il est possible, refuser d'être avec le fléau » (Camus, dans *La Peste*, N.R.F., p. 278).

C'est à peu près cette bonne résolution-là que nous devrions inculquer et avoir dans le cœur pour chanter valablement l'Agnus Dei. Chanter « Agneau de Dieu... donnez-nous la paix » en étant décidé à rester du côté des loups et des tigres, c'est tricher. La paix de l'Agneau n'est donnée qu'à ceux qui acceptent de souffrir et de lutter avec Lui, du côté des victimes. Pour que règnent la Justice et la Paix.

◆ **QUESTIONS** : Comment les premiers chrétiens désignaient-ils la messe ? Comment comprendre le symbole d'unité qu'on voit là ? Pourquoi demande-t-on « la paix » à « l'agneau » de Dieu ? (Cf. Is. 53, 3-12 et Ep. 2, 11-18).

C. F.